

LA FORÊT ET SES ARBRES

Par Paul S. Adler et Bryan Borys

Réponse au commentaire d'Alain d'Iribarne

Nous devons remercier Alain d'Iribarne pour sa lecture attentive de notre article : elle nous éclaire à la fois sur les limites et la portée de nos résultats.

Nous sommes d'accord avec la constatation d'Alain d'Iribarne que la compréhension des rapports entre l'automatisation et le travail a peu progressé, voire régressé, depuis l'époque héroïque des *Cahiers de l'Automatisation*.

Et nous trouvons admirable son ambition de créer une physiologie de l'entreprise – liant les acteurs et les systèmes dans une causalité systémique – qui permettra de dépasser le schématisme de textes d'anatomie, tels que le nôtre.

Mais nous avons tenté dans notre article de montrer qu'une science du corps social doit – et peut – réconcilier la physiologie et l'anatomie : réconcilier donc l'analyse du détail des micro-processus avec l'analyse des grandes lignes de croissance de la macro-structure de ce corps social.

C'est dans cet esprit que les chiffres concernant les salaires des ouvriers sur machine-outil nous ont semblé importants. Là où Alain d'Iribarne ne trouve « *pas de tendance générale* », nous trouvons au contraire une très forte tendance ... à la stabilité. Nous irons plus loin : si ces ouvriers sur MOCN ont été tiré, ne serait-ce que pour une partie d'entre eux, des rangs des ouvriers sur machine conventionnelle, autrefois classés B ou C, ce résultat statistique implique que l'introduction de la commande numérique ait un effet globalement requalifiant sur

la structure de la main-d'œuvre. Quand on ajoute à cet effet requalifiant pour les ouvriers l'introduction d'une nouvelle catégorie de travailleurs encore plus qualifiés, les programmeurs, l'effet requalifiant de la MOCN semble assez clair.

Notre propos dans l'analyse de ces données était simple : toute analyse des micro-processus physiologiques doit être compatible avec ce résultat de l'analyse macro-structurelle anatomique. La thèse de la déqualification échoue selon ce critère. Mais une thèse niant toute tendance générale – telle que celle que semble défendre Alain d'Iribarne – semble également défaillante.

C'est pourquoi, même sur les points où nous sommes plutôt d'accord avec Alain d'Iribarne, nous sommes amenés à émettre quelques réserves. Ces réserves expriment surtout notre ambition de cerner les grandes lignes d'évolution afin d'éclairer la signification des phénomènes conjoncturels et concrets :

– Certes, l'analyse des phénomènes tels que la MOCN doit prendre en compte l'interdépendance des aspects techniques, économiques et sociologiques. Mais la tâche théorique ne consiste-t-elle pas à hiérarchiser ces facteurs ?

– Certes, l'analyse des divers types de compétences (abstraites et concrètes) est difficile. Mais n'oublions pas que cette difficulté n'existe pas seulement dans la tête du chercheur : ce sont aussi les entreprises et les syndicats qui doivent la surmonter, et ce

sont bien les nouvelles technologies qui engendrent ces difficultés.

— Certes, les équipements automatisés sont nouveaux en ce qu'ils comportent un affaiblissement des prescriptions du travail. Mais cela n'implique pas que l'organisation et le contenu du travail deviennent le résultat exclusif des rapports sociaux : les entreprises sont obligées de rechercher les politiques les plus performantes, du moins dans notre optique anatomique de long terme.

— Et, certes, on redécouvre la valeur du métier. Mais n'oublions pas la distance qui, grâce à l'automatisation, sépare ces nouveaux métiers — plus proches du profil de technicien — et leurs ancêtres les artisans. La spécialisation des connaissances et l'interdépendance des divers éléments manuels et intellectuels du travailleur collectif nous rappellent combien fut clairvoyante la critique par Marx de l'idiotisme de métier prôné par Proudhon.

Peut-être le cœur du problème se trouve-t-il dans la conclusion que nous propose Alain d'Iribarne, lorsqu'il écrit que « *le capitalisme n'est pas immuablement voué à une tendance à la déqualification* ».

Nous avons tenté de montrer dans notre article que si l'on regarde la forêt et non seulement ses arbres, si l'on étudie l'anatomie du développement du capitalisme et non seulement le détail de sa physiologie, il semble alors très difficile de rejeter la conclusion que le capitalisme est bel et bien immuablement voué ... à la requalification tendancielle de la force de travail.

Si nous partageons l'enthousiasme d'Alain d'Iribarne pour l'analyse des micro-processus des entreprises, c'est parce que l'on va y trouver un paradoxe central du capitalisme : cette tendance générale à la requalification, si claire dans le cas de la MOCN, s'impose souvent malgré la myopie nécessairement engendrée par la gestion privée de l'entreprise et par la coordination par le marché.

Il faut maintenir la tension entre la physiologie et l'anatomie dans nos programmes de recherches si l'on veut cerner ces phénomènes cruciaux.

Paul S. Adler et Bryan Borys
Université de Stanford

